



Librio

Andersen

LA PETITE SIRÈNE

et autres contes

**« Imaginer des univers nouveaux »
avec nos dossiers Libro +**

Au vingt-neuvième siècle et autres récits d'anticipation (anthologie),

Libro n° 1237

La Peste Écarlate, Libro n° 1228

Peter Pan, Libro n° 591

Un chant de Noël, Libro n° 146

Andersen

LA PETITE SIRÈNE

et autres contes

Traduit du danois
par Jacques Privat

Librio
[TEXTE INTÉGRAL]

Couverture de Clément Soulmagnon © Éditions J'ai lu

© E.J.L., 2005, pour la traduction française
© E.J.L., 2019, pour le supplément pédagogique

EAN 9782290209424

SOMMAIRE

La Petite Sirène	7
Les Habits neufs de l'empereur	38
La Princesse au petit pois	45
Le Vaillant Petit Soldat de plomb	47
Le Vilain Petit Canard	53
La Bergère et le Ramoneur	67
La Petite Fille aux allumettes	74
Ib et la petite Christine	78
Dossier Libro +	93
Lexique	115

LA PETITE SIRÈNE

Tout au fond de la mer, l'eau est si bleue qu'elle ressemble aux pétales du plus beau bleuet*, elle y est aussi claire que le verre le plus pur; mais elle est très profonde, si profonde qu'aucun câble d'ancre ne pourrait atteindre le fond. De nombreux clochers devraient être posés les uns sur les autres pour atteindre la surface de l'eau. Dans ces profondeurs vivent les habitants de la mer.

Pourtant, n'allez surtout pas croire qu'on ne trouve là que de blancs fonds sablonneux; non, il y pousse les arbres et les plantes les plus étranges. Leurs tiges et leurs feuilles sont d'une telle souplesse, qu'au moindre mouvement de l'onde*, elles s'agitent comme n'importe quel être vivant. Tous les poissons, petits et gros, se faufilent entre les branches, comme le font les oiseaux dans les airs. Le château du roi de la mer gît* au plus profond des flots, ses murs sont de corail et ses longues fenêtres gothiques sont de l'ambre* le plus clair qui soit; le toit est fait de coquillages qui s'ouvrent et se ferment suivant les courants marins. Quel tableau! Chacun renferme une perle éblouissante; une seule suffirait à parer* majestueusement la couronne d'une reine.

Durant de longues années, le roi de la mer était resté veuf, mais sa vieille mère tenait la maison. C'était une femme pleine de sagesse, mais très fière de son rang, aussi ne se déplaçait-elle

* Les mots suivis d'un astérisque sont définis dans le lexique, en fin d'ouvrage.

qu'avec douze huîtres sur sa queue, alors que les autres personnes de qualité ne devaient en porter que six. On la vantait aussi très souvent, surtout pour l'amour qu'elle portait aux petites princesses de la mer, ses petites-filles. C'étaient six charmantes enfants, mais la plus jeune était la plus belle de toutes, sa peau était si claire, son teint si délicat, comme un pétale de rose, ses yeux aussi bleus que le plus profond des lacs ; mais tout comme ses sœurs, elle n'avait pas de pieds, son corps finissait par une queue de poisson. Elles pouvaient jouer, là-bas dans le château, à longueur de journée, dans les grandes salles où des fleurs vivantes poussaient le long des murs. Les grandes fenêtres d'ambre étaient alors ouvertes, et les poissons pouvaient entrer, tout comme chez nous les hirondelles bien souvent viennent voler dans les maisons lorsque nous les ouvrons ; mais les poissons filaient droit sur les princesses ; ils venaient manger dans leurs mains et se laissaient caresser. Devant le château, il y avait un grand jardin avec de grands arbres d'un bleu profond et d'un rouge éclatant ; ses fruits brillaient comme de l'or, et ses fleurs ressemblaient à un feu ardent, car leurs tiges et leurs feuilles tremblaient sans cesse. Le sol quant à lui était recouvert du sable le plus fin, mais il était bleu telle une flamme de soufre. Le tout était couronné d'une étrange lueur bleutée et, ainsi plongé au beau milieu des nues, l'on aurait cru être bien haut dans le ciel plutôt qu'au fond de la mer. Par temps calme, on pouvait apercevoir le soleil qui ressemblait à une fleur pourpre* dont le calice* déversait toute sa lumière.

Chaque princesse avait son petit lopin* de terre, où elle pouvait jardiner et planter comme bon lui semblait ; l'une lui donna la forme d'une baleine, une autre préféra lui donner

la forme d'une petite sirène, tandis que la cadette lui donna une forme parfaitement ronde comme celle du soleil, et elle n'avait que des fleurs d'un rouge éclatant, comme lui. C'était une étrange enfant, calme et pensive ; et tandis que les autres sœurs décoraient leur jardin avec les objets les plus bizarres qu'elles avaient pu trouver dans les épaves de bateau, hormis les fleurs roses qui lui rappelaient le soleil tout là-haut, elle ne voulait que sa jolie statue de marbre, un beau garçon taillé dans une pierre blanche éclatante qui, à la suite d'un naufrage, avait échoué au fond de la mer. À côté de sa statue, elle planta un saule pleureur rose qui poussait merveilleusement, laissant tomber sur elle son feuillage frais et caressant le fond sablonneux et bleuté de son ombre aux tons mauves qui ondoyait tout comme ses branches. On aurait cru que la cime* et les branches jouaient à s'embrasser. Pour elle, nulle joie n'était plus grande que d'écouter les histoires du monde des hommes, là-haut. Leur vieille grand-mère devait alors leur raconter tout ce qu'elle savait sur les navires et les villes, les hommes et les animaux ; surtout, elle trouvait étrange et merveilleux que là-haut, sur terre, les fleurs aient un parfum car, tout au fond de la mer, elles n'en avaient pas, ou que les arbres soient verts et que les poissons que l'on voyait dans les branches chantent si joliment et si haut que c'en était un vrai plaisir. Leur grand-mère les appelait des poissons, car autrement, elles n'auraient pas pu comprendre, puisqu'elles n'avaient jamais vu d'oiseaux.

— Lorsque vous aurez quinze ans, dit-elle, vous aurez alors la permission de sortir de la mer, de vous asseoir au clair de lune sur les rochers, et de regarder passer les grands bateaux ; vous verrez des villes et des forêts !

Cette année-là, une des sœurs devait avoir ses quinze ans, oui mais les autres ! Chacune avait un an de moins que la précédente, la cadette ayant ainsi cinq ans de retard en tout, avant de pouvoir quitter les profondeurs marines et voir à quoi ressemblait notre monde. Mais l'une promettait à l'autre de lui raconter ce qu'elle avait vu et ce qu'elle avait trouvé de plus beau le premier jour, car elles considéraient que leur grand-mère ne leur en disait pas assez ; il y avait tant de choses qu'elles avaient soif de découvrir. Mais aucune n'était aussi impatiente que la cadette, elle qui justement devait attendre le plus longtemps et qui était si calme et si songeuse. Plus d'une nuit elle était restée à sa fenêtre ouverte, contemplant les eaux sombres et bleutées que les poissons frappaient de leurs nageoires et de leur queue. Elle pouvait apercevoir la lune et les étoiles, et à la vérité, elles brillaient d'une pâle lueur, mais à travers l'eau, elles semblaient beaucoup plus grosses qu'elles n'apparaissent à nos yeux. Qu'une sorte de nuage sombre glissât en dessous, elle savait que, soit une baleine, soit un gros navire plein de gens passait au-dessus d'elle. Ils ne pensaient sûrement pas qu'une ravissante petite sirène se trouvait en dessous d'eux, tendant ses blanches mains vers la quille*.

Maintenant, l'aînée des princesses qui avait quinze ans osait remonter à la surface de l'onde. À son retour, elle avait mille choses à raconter, mais ce qu'elle aimait le plus, c'était s'étendre au clair de lune sur un banc de sable quand la mer était calme, et voir, près de la côte, la grande ville dont les lumières scintillaient comme des centaines d'étoiles, entendre la musique, le bruit des voitures et des hommes, voir tous ces clochers et clochetons, et entendre les cloches sonner ; et ne pouvant aller

là-haut, c'est elle qui en rêvait le plus. Oh! Comme la petite sœur était attentive! Et, dès le soir venu, elle restait penchée à sa fenêtre, scrutant les eaux sombres et bleutées, elle pensait à cette grande ville et son vacarme; alors, il lui semblait entendre le carillon des cloches qui descendait jusqu'à elle.

L'année suivante, la deuxième sœur eut la permission de remonter à la surface de l'eau et d'aller où bon lui semblait. Elle émergea juste au coucher du soleil, et ce fut pour elle le plus ravissant des spectacles. On aurait cru que le ciel était fait d'or, dit-elle; quant aux nuages, il lui était impossible de décrire leur beauté! Auréolés de mauve et de pourpre, ils voguaient au-dessus de sa tête; mais, bien plus rapides que les nuages, tel un long voile blanc, une bande de cygnes sauvages vola au-dessus de l'onde où se reflétait le soleil. Elle nagea à sa rencontre, mais il s'enfonça, et la lueur rosée s'éteignit à la surface de la mer et sur les nuages.

Un an plus tard, ce fut le tour de la troisième sœur. De toutes les sœurs, c'était la plus audacieuse; aussi remonta-t-elle un large fleuve qui se jetait dans la mer. Elle vit de jolies collines verdoyantes couvertes de vignes, des châteaux et des fermes émergeant de superbes forêts; elle entendit les oiseaux chanter, et le soleil brillait si violemment, qu'elle dut plonger maintes fois afin de rafraîchir son visage qui brûlait. Dans une petite anse, elle rencontra toute une bande de petits d'hommes, quasiment nus, qui barbotaient dans l'eau. Elle voulut jouer avec eux, mais ils s'enfuirent terrifiés et surgit alors une petite bête noire, un chien, un animal qu'elle voyait pour la première fois de sa vie. Il aboyait après elle d'une manière si effrayante qu'elle prit peur et s'enfuit bien vite vers la pleine

mer ; pourtant, jamais elle n'oublierait les magnifiques forêts, les vertes collines, et les enfants adorables qui pouvaient nager, bien qu'ils n'aient pas de queue de poisson.

La quatrième sœur n'était pas si audacieuse, elle resta en pleine mer et raconta que c'était le plus bel endroit qui soit ; la vue s'étendait à des lieues à la ronde, et le ciel, tout au-dessus, ressemblait à une grande cloche de verre. Elle avait vu des bateaux aussi, mais de loin, on aurait dit des goélands ; les dauphins espiègles* avaient fait leurs pirouettes, et les grandes baleines avaient fait jaillir de l'eau par leurs événements, ce qui faisait penser à des centaines de fontaines à la ronde.

Puis vint le tour de la cinquième sœur ; son anniversaire tombait justement en plein hiver, aussi vit-elle des choses que ses sœurs n'avaient pas pu voir la première fois. La mer devenait presque verte, et de grands icebergs baignaient aux alentours. Chacun ressemblait à une perle, dit-elle, et pourtant, il était bien plus haut que les clochers que les hommes construisaient. Ils apparaissaient dans les formes les plus étranges qui soient, et brillaient comme des diamants. Elle s'était assise sur l'un des plus grands, et tous les marins effrayés passaient au large tandis qu'elle laissait le vent jouer avec ses longs cheveux ; mais quand vint le soir, le ciel se couvrit de nuages. Il tonnait et lançait des éclairs, tandis que la mer noire soulevait les grands blocs de glace bien haut et les faisait briller sous les éclairs vermeils*. Sur tous les bateaux, on carguait* la voile, l'angoisse et l'effroi régnaient, mais elle restait tranquillement assise sur son iceberg qui dérivait, regardant l'éclair frapper en zigzag la mer étincelante.

La première fois qu'une des sœurs montait à la surface de l'eau, chacune s'extasiait toujours sur toutes les belles et

nouvelles choses qu'elle avait vues ; mais étant maintenant de grandes filles, depuis qu'elles avaient eu la permission de monter là-haut comme bon leur semblait, cela leur fut bien égal. Leur foyer vint à leur manquer, et au bout d'un mois, elles déclarèrent que chez elles, là-bas au fond de la mer, c'était bien plus beau, et qu'on était tellement bien chez soi. Plusieurs soirs, les cinq sœurs partirent bras dessus bras dessous, remontant à la surface de l'eau ; leur voix était superbe, bien plus belle que celle de n'importe quel être humain, et lorsqu'une tempête se préparait, leur laissant présager le naufrage d'un navire, elles nageaient au-devant du bateau, et chantaient si joliment les splendeurs des profondeurs marines, priant les marins de ne pas avoir peur d'y descendre ; mais ils ne pouvaient pas les comprendre. Ils croyaient entendre les cris de la tempête, et n'avaient guère l'occasion de goûter les délices des profondeurs, car lorsque leur navire sombrait, ils se noyaient et c'est sans vie qu'ils arrivaient au château du roi de la mer. Lorsque les sœurs remontaient ainsi bras dessus bras dessous à la surface de la mer, leur petite sœur restait toute seule, les regardant partir ; on aurait cru qu'elle allait pleurer, mais les sirènes n'ont pas de larmes, aussi en souffrent-elles davantage.

— Oh ! Si j'avais quinze ans ! se lamentait-elle ; comme j'aimerais vraiment le monde d'en haut, les hommes qui vivent là et leurs édifices !

Enfin, elle eut quinze ans.

— Eh bien ! Maintenant, voilà une chose de faite ! lui dit sa grand-mère, la vieille reine douairière*. Viens, que je te fasse ta toilette comme pour tes autres sœurs !